



Les nomades de la Turquie orientale en route vers les pâturages d'été

Extrait d'une relation de voyage par Edi Kistler



*Le lac de Van avec le Süphan Dagi
(4434 m) en arrière-plan.*

Vendredi 25.5.2001

La montée au lac de Van

Ce matin, le bruit du trafic automobile nous réveille tôt car notre campement se trouve au bord de la route très fréquentée Tehran – frontière turque. Après un frugal petit-déjeuner dans un «tchai-hane», nous partons pour la Turquie. C'est la première fois que je traverse cette région par un temps aussi clair et, de loin déjà, je jouis d'une vue magnifique sur le mont Ararat. C'est mon photo-modèle préféré avec, en premier plan, un troupeau de moutons, un âne ou un bâtiment rural. Nous effectuons une dernière halte à Makou pour nous ravitailler en essence – c'est la dernière fois que nous payons quatre centimes le litre – et en Marlboro à Fr. 10.– la cartouche. Puis nous gagnons la frontière, où il y a étonnamment peu de trafic. Cela nous permet de liquider toutes les formalités en moins d'une heure et de partir rapidement pour Dogubayazit, la ville frontière côté turc. Nous y savourons un excellent

déjeuner avec Dönerkebab, haricots et baguette fraîche de pain parisien. Il ne manquait que la bière!! Par le passé, j'avais rencontré des nomades kurdes dans cette région et j'espérais en croiser de nouveau sur la route du lac de Van pendant leur transhumance. Je craignais cependant que les contrôles militaires et la répression des Kurdes aient modifié les habitudes des nomades. En effet nous sommes arrêtés tous les vingt kilomètres à des check-points de l'armée. Les officiers nous demandent nos papiers très poliment en allemand et contrôlent parfois le chargement du véhicule.

En longeant le pied du mont Tendürek (3533 m) nous traversons des coulées de pierre de lave impressionnantes. Comme la nuit va tomber, nous envisageons de bivouaquer au bord du lac de Van dans un endroit agréable. C'est alors qu'un convoi de quatre camions chargés d'animaux, de gens, de tentes et d'articles de ménage nous dépasse. Nous leur emboîtons le pas. Ils tournent à gauche sur une route

secondaire et s'arrêtent pour décharger le troupeau. Les camions s'adosent au talus afin que les bêtes – moutons, chèvres et mulets – puissent descendre aisément des trois ponts. Ensuite les bergers les conduisent par un pente raide vers leurs pâturages d'été. Dans les environs, nous trouvons le gîte chez des paysans qui nous gâtent. La nuit est froide et un vent glacial souffle. Au matin, je me dis que nous devons absolument suivre les traces des bergers kurdes jusqu'à leur «yayla». Les empreintes de leurs pneus de camion sont encore visibles. Nous n'avons donc aucune peine à retrouver leurs traces et les rejoignons au pied de la dernière pente raide de 700 m que les camions ne peuvent pas gravir. Les nomades doivent tout porter à dos de mulet, de cheval ou d'homme jusqu'à la place du campement situé à 2200 m d'altitude et à proximité d'un ruisseau. Un spectacle inoubliable s'offre à nos yeux lorsque nous parvenons près du lieu d'installation des tentes. Des piquets, des toiles roulées, des habits, des matelas, des casseroles, des caisses de poules, des paquets de djidjims, des vivres, des seaux en plastique, des plateaux en alu, des bouteilles de gaz, des outils, des sacs à grain et du bois de feu gisent pêle-mêle sur le sol. Comme les hommes sont au loin avec les bêtes, nous proposons notre aide.

Nous vidons la Pajero et la chargeons sans ordre avec le matériel des nomades. Même le capot sert de pont. Nous effectuons plusieurs aller et retour et photographions à chaque voyage

l'avancement des travaux. Le montage des tentes sans l'aide des hommes qui mènent les troupeaux au yayla, est un désordre organisé. Comme dans une ruche laborieuse, certaines femmes montent les tentes pendant que les autres répartissent le matériel entre les différentes familles. Les toiles de tente mesurent environ 20 x 30 m. Tissées en poil de chèvre elles sont terriblement reprises. Deux jeunes femmes vigoureuses les étendent par terre et plantent des piquets distants d'un mètre tout autour. Pendant ce temps, les autres construisent le foyer. Les jeunes gens leur donnent un coup de main alors que les petits font les fous tout autour.

J'étais conscient qu'en tant qu'hommes, nous mettions ces dames mal à l'aise mais que, par ailleurs, notre aide leur était vraiment précieuse.

Après le dernier trajet en voiture, un des hommes réapparaît. Nous avons fini de prendre des photos. Il nous offre du thé, du yaourt et du pain. Ensuite nous prenons congé. Quelques mots d'adieu, des signes de la main et nous voilà partis.

Cette rencontre m'a laissé un goût amer. Ces quatre familles avec leurs tentes usées, reprises sommairement et leurs ustensiles en plastique souvent cassés m'ont



fait pitié. De plus, elles ne possèdent presque plus d'ouvrages tissés ou noués à la main tels que poches, kilims et tapis. Il ne leur reste que quelques djidjims. Ici aussi, en Anatolie orientale, les jours des tentes noires sont comptés.

Texte et photos: Edi Kistler

